Ami du Clergé du 15 janvier 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions à des collégiens. — XVI. La purification de nos âmes, 33
Petits prônes. — X. *3e Dim. après l'Epiphanie :* Le lépreux et le centurion, 35.
Pour une bénédiction de cloches. — La voix de Dieu, 36.
La prédication des choses qui nous entourent. — 72. Le chêne *(suite)*, 40. — 73. Le chêne *(fin)*, 41. — 74. Le tonnerre, 42.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXXIII. L'épreuve de la charité, 43.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XVI

LA PURIFICATION DE NOS AMES

I. — La guérison du lépreux et du serviteur du centurion. Ces deux miracles ont été opérés principalement non pour le soulagement des corps, mais pour notre enseignement. Ils nous montrent la nécessité de purifier nos âmes.

II. — Créée bonne par Dieu, notre âme a été dégradée par le péché originel et nos péchés actuels. Il faut donc nous réformer. Pour cela, il faut bien se connaître, lutter avec patience contre ses défauts, se confier en Dieu.

III. — Les moyens pratiques de purification que Jésus nous offre : la contrition parfaite, l'attrition jointe au sacrement de Pénitence. Pouvoir du prêtre en ce sacrement. Confession nécessaire et secrète. Y recourir fréquemment.

Mes chers enfants,

Lorsque Jésus passait dans les cités de la Palestine, bien souvent des infirmes accouraient au devant de lui, des familles lui présentaient leurs malades ; et le bon Maître, avec un sourire, guérissait les incurables, délivrait les possédés, rouvrait les yeux des aveugles, rendait à tous la force et la joie.

I

L'Evangile du 3e Dimanche après l'Epiphanie relate deux de ces guérisons merveilleuses. D'abord celle du lépreux qui osa s'approcher du Messie et lui dire : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Devant tant de foi simple et confiante, devant tant d'espérance en son pouvoir, devant tant d'humilité, Jésus ne trouva qu'un mot à répondre : « Oui, je le veux, sois guéri. » Aussitôt le malade exultant fut délivré de la lèpre qui le rongeait peu à peu et le Christ lui recommanda d'aller faire, suivant la Loi, constater son rétablissement par les prêtres, en leur présentant les habituelles oblations.

Jésus, après cela, pénétra dans une bourgade que l'on appelait Capharnaüm. Il y rencontra un officier de la garnison romaine qui venait l'implorer pour son serviteur souffrant d'une paralysie ; et comme il promettait de se rendre à la demeure du centurion, celui-ci eut ce mot sublime de foi et d'humilité : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon domestique sera guéri. » — « En se reconnaissant indigne de recevoir Jésus-Christ sous son toit, a dit S. Augustin, le centurion s'est rendu digne de le recevoir en son cœur. » Jésus, en effet, ne put s'empêcher de glorifier cette âme fidèle par cette inoubliable louange : « Je n'ai jamais trouvé une si grande foi en Israël. » Et comme la foi remporte toutes les victoires, sur l'heure même le serviteur fut guéri.

Au sujet de ces événements, observons avant tout que le Christ n'était pas descendu sur terre dans le but de soulager les infirmités corporelles. Il savait fort bien que la douleur physique est parfois une épreuve morale, plus souvent une expiation méritoire ou un équitable châtiment. Il savait aussi que cette souffrance entrait de la sorte dans le plan providentiel et qu'on ne pouvait la faire disparaître sans ruiner l'équilibre de ce plan. Jésus ne promettait donc nullement aux hommes l'impossible, c'est-à-dire la suppression de tout ce qui peut affliger. Mais cela ne l'empêchait point de ressentir, au fond de son cœur si tendre, une immense pitié pour les malheureux torturés par une infirmité quelconque : lorsque cela ne devait pas aller à l'encontre des vues de son Père, il était heureux d'employer en leur faveur son surnaturel et prodigieux pouvoir.

Toutefois, remarquons-le bien, ce n'était pas encore là le vrai, le suprême motif qui lui faisait accomplir des miracles. Ses gestes d'humaine charité restaient, comme tous ses actes d'ailleurs, en une constante harmonie avec l'objet de sa mission : ils devaient donc concourir à démontrer sa divinité et à faciliter le salut des âmes. Que les prodiges bienfaisants du Christ concourent admirablement à ce double but, ce n'est pas difficile à comprendre. La merveille réalisée faisait éclater la puissance divine du thaumaturge ; et les circonstances qui entouraient le fait extraordinaire renfermaient toujours, pour les esprits avisés, quelque sainte et profonde leçon.

En ce qui concerne les deux prodiges que nous venons de rappeler, l'opinion catholique est unanime. Tous les Pères de l'Eglise et à leur suite les commentateurs les plus autorisés, ont vu dans la lèpre l'image du péché, et dans la délivrance des maux matériels l'indication de la nécessité où nous sommes de guérir nos âmes, afin de pouvoir les sauver.

Cette purification du lépreux et du paralytique contient donc, symboliquement, un avertissement destiné à chacun de nous. Elle nous engage à purifier à notre tour, ou plutôt à faire purifier par le Christ l'âme dont nous avons la responsabilité.

Et que personne ne s'avise de dire qu'une telle purification est bonne pour le commun des pécheurs, inutile pour les âmes d'élite. Nous sommes tous pécheurs, mes enfants, tous, sans exception aucune. Après que l'Esprit-Saint nous a affirmé que « le juste pèche sept fois par jour », c'est-à-dire

souvent, que devons-nous penser de nous-mêmes et de l'état de notre conscience ? Nous sommes bien, nous aussi, dans la situation de ces agonisants que, seule, la force souveraine de Jésus pouvait rappeler à la vie. Ou, plutôt, notre situation est infiniment pire que la leur : eux ne risquaient de perdre que l'existence temporelle, tandis que nous, nous sommes menacés de l'éternelle mort, de la damnation. Nous avons donc le plus pressant besoin de crier vers le divin Maître, de l'appeler à notre secours. Ne tardons pas un seul instant à l'implorer afin qu'il daigne s'approcher de nous et purifier aussitôt, pour notre salut, la lèpre infernale de nos cœurs.

II

En quoi consiste cette purification, cette guérison spirituelle dont l'urgence s'impose à nous si nous ne voulons pas périr éternellement ?

Il y a dans notre âme deux éléments, si l'on peut s'exprimer ainsi. Tout d'abord, l'élément bon, droit, saint, qui nous vient de Dieu et qui, à l'origine, se trouvait seul dans l'âme humaine. Le péché originel ayant été commis, le désordre est apparu en ce monde. En notre âme s'est glissée la concupiscence, c'est-à-dire l'amour du mal sous toutes ses formes : anarchie intellectuelle, rébellion morale, révolte des sens.

Grâce à ce péché initial, un apport démoniaque a été déposé en nous. Cet apport s'est continuellement accru par les défaillances volontaires que nous avons consenties librement. Dès notre enfance, et malgré le baptême, nous possédions un atavisme de criminalité, nous étions enclins à pécher. Cette tendance funeste s'est encore développée par l'entraînement qui nous a conduits de faute en faute. Chaque péché que nous avons commis a diminué notre capacité de résistance à la tentation, en même temps qu'il accroissait notre penchant pour le désordre.

Et maintenant nous nous trouvons faibles, languissants ; sommes-nous même sûrs que notre âme vit encore surnaturellement, qu'elle n'est pas morte à la grâce ? Si nous n'en sommes pas encore là, nous devons redouter d'y arriver, comme le malade grave peut craindre le trépas d'un moment à l'autre. Voilà pourquoi il importe à un si haut degré de réagir sans perdre une minute, afin d'éviter le suprême malheur. La médication de notre âme ne sera sans doute pas l'affaire d'un jour : ce sera le travail acharné qui doit se poursuivre sans cesse et ne prendra fin qu'avec notre vie. Il nous faudra nous y employer avec une persévérance soutenue, car nous conservons toujours en nous le germe des appétits coupables. Il y aurait présomption à compter que nous parviendrons à l'anéantir totalement : qu'il nous suffise de l'étouffer, de l'amortir, de l'affaiblir le plus possible ; ce qui nous permettra de le dominer et de résister aux entraînements mauvais.

Avant tout, il est indispensable de bien nous rendre compte de notre situation actuelle. Cette situation varie avec chaque âme en particulier. Les meilleurs d'entre nous ont su, déjà, triompher des vices les plus grossiers ou les plus périlleux ; ils tendent à remonter vers un niveau normal. Les autres, plus ou moins, ont aggravé leur déchéance originelle. En toute hypothèse il y a, en chaque homme, une série plus ou moins considérable de tares et de défauts.

Ces défectuosités sont extrêmement variées. Au fond, elles se résument en quelques catégories principales. Il y a d'abord les lacunes de l'esprit : l'orgueil, qui nous fait nous préférer aux autres, qui nous dresse même contre Dieu ; les sensualités diverses qui nous poussent à rechercher des plaisirs illicites au lieu d'agir conformément à la loi ; l'inertie, la paresse qui nous rend incapables du moindre effort spirituel. Que notre esprit soit faussé, que notre goût du plaisir soit exacerbé ou que notre volonté soit détendue, le résultat est toujours le même. Dans la mesure où chacune de nos facultés se trouve ainsi diminuée et mise en opposition avec le terme que le Seigneur lui assigne, nous commettons, plus ou moins souvent, des fautes plus ou moins graves.

Pour l'avenir, une résolution s'impose donc, et sans délai : celle de remonter le courant, de rétablir l'harmonie, de devenir plus semblables à l'idéal que Dieu s'était proposé en nous créant. Mais ce labeur ne pourra s'effectuer que si nous commençons par faire un retour sur le passé, afin de débarrasser notre âme de tout ce qui la paralyse et la souille. Après avoir bien constaté que nous avons tel ou tel défaut dominant, telle ou telle habitude néfaste, nous nous appliquerons à nous débarrasser de ces taches, à nous délivrer de ces stigmates, afin que notre âme ne contienne plus rien qui puisse déplaire au Seigneur.

Il arrivera que, malgré notre bonne volonté, nous serons inférieurs à notre désir généreux. Les rechutes sont fréquentes dans bien des maladies. Ce n'est pas une raison pour se décourager, bien au contraire. Après chaque moment d'oubli, nous nous remettrons avec une ardeur nouvelle à l'œuvre que nous avons entreprise. Ainsi, quoique lentement sans doute, la situation s'améliorera ; chaque jour notre âme deviendra un peu plus claire, un peu plus pure ; elle finira par être, sinon parfaite, — car la perfection n'est point d'ici-bas, — tout au moins assez présentable pour que le Seigneur puisse l'accepter.

Vous pensez peut-être qu'un tel programme dépasse nos possibilités si faibles. Je n'en disconviens pas. Mais c'est bien le cas, en ce moment, de répéter une fois de plus ce que nous disons à tout propos : par nous-mêmes nous ne pouvons rien, mais l'action de Jésus est souveraine à nous. Ce ne furent ni le lépreux ni le paralytique qui parvinrent à se guérir eux-mêmes : ce fut le Médecin céleste qui se chargea d'opérer leur rétablissement. Leur rôle à eux se borna à avoir confiance, à prier, à faire, en un mot, de leur côté tout ce qui leur était possible. Et le Seigneur les exauça. Si nous imitons leur exemple, si nous multiplions nos efforts, Jésus ne manquera point d'agir de même avec nous. C'est par lui, nous en avons la certitude, que nos âmes peuvent être purifiées.

III

Pour arriver à ce résultat si heureux, Notre-Seigneur daigne nous proposer divers moyens que nous allons indiquer rapidement.

Une fois que l'âme s'est aperçue qu'elle est en faute, une fois qu'elle a mesuré le degré et l'étendue de sa culpabilité, la première chose qu'elle ait à faire, c'est de se réconcilier avec le Seigneur. Elle a oublié Dieu, rejeté Dieu : elle est tenue, comme l'enfant prodigue, de retourner au foyer paternel et de demander pardon. Elle y parvient par la contrition. La contrition n'est autre chose qu'un double sentiment de regret pour le passé et de désir pour l'avenir qui doit être meilleur.

Insistons sur ce point trop souvent négligé : il n'y a pas de contrition réelle sans un sérieux ferme propos. A quoi servirait-il, autrement, de reconnaître que l'on a péché ? Le Seigneur le sait aussi bien et mieux que nous, puisque, universellement présent, il a assisté à notre délit. Si nous reconnaissons nos torts, ce n'est pas pour lui apprendre quelque chose : c'est pour lui demander pardon. Mais le pardon suppose et implique la volonté de ne pas retomber dans ses égarements, de se corriger, de se montrer digne de la divine clémence. Quand nous voulons purifier notre âme, nous devons donc dire, en substance, à Dieu : « Je regrette d'avoir péché, et je vous promets de mieux faire désormais. »

Suivant les motifs qui l'inspirent, la contrition sera parfaite ou imparfaite. Lorsqu'elle part exclusivement d'un mobile surnaturel et désintéressé, c'est-à-dire de l'amour de Dieu considéré en lui-même, et qu'on regrette d'avoir offensé parce qu'il est la Bonté même et digne de tout amour, nous nous trouvons en présence de la contrition la meilleure, de celle qui, à elle seule, justifie déjà le pécheur. Le plus souvent, d'autres motifs nous incitent à déplorer nos fautes. Ils ne sont, certes, ni mauvais, ni même négligeables. Mais ils ne possèdent point cette perfection, cette pureté de vues qui fait qu'on s'oublie soi-même pour ne songer qu'à l'offense faite au Tout-Puissant. On se repent alors de ses erreurs volontaires parce que ces erreurs ont, d'avance, aggravé les tortures du Christ qui les a expiées par anticipation ; ou bien parce qu'elles ont compromis notre futur bonheur du ciel, nous ont exposés à l'enfer ou au purgatoire. Nous voici alors dans le cas de l'attrition qui ne suffirait pas à nous justifier par elle-même, mais qui, par une faveur divine, nous dispose suffisamment à recevoir le pardon céleste dans le sacrement de Pénitence.

Notre-Seigneur a institué, en effet, un sacrement spécial pour la purification de nos âmes et — sauf des circonstances très anormales — tout chrétien pécheur est tenu d'y recourir. Jésus a donné à ses Apôtres et, en leur personne, à tous les prêtres qui devaient se succéder en ce monde jusqu'aux âges les plus reculés, une délégation souveraine pour absoudre, en son nom et par son autorité, les fautes qui seraient soumises à son jugement. « Tout ce que vous délierez sur la terre, leur a-t-il dit, sera délié dans les cieux. » Quelle condescendance de la part du Christ et quel allègement pour nous ! Nous tenons à notre portée le moyen constant de rentrer en grâce auprès de Dieu que nous avons outragé.

Naturellement, au confessionnal, ce n'est pas le prêtre qui agit pour son propre compte. Homme comme les autres, pécheur peut-être comme les autres, il n'a pas par lui-même le pouvoir de se constituer juge de ses frères. Mais il est l'instrument, le médiateur divin ; il représente visiblement le Seigneur, dont on ne peut raisonnablement exiger qu'il nous apparaisse visiblement pour remettre nos fautes. Cela suffit pour lui conférer une juridiction sans pareille ici-bas.

Pour que le prêtre puisse absoudre, il faudra nécessairement lui dévoiler l'état de notre âme, et cela d'une façon absolument complète et sincère, car, si on peut dissimuler un péché grave à son confesseur, on ne trompera pas le Très-Haut qui entend notre aveu et qui considérerait comme une dérision sacrilège une confession volontairement faussée. Mais si cette obligation de raconter ses défaillances au prêtre peut, de prime abord, paraître quelque peu pénible, elle est singulièrement allégée d'abord par le secret extraordinairement rigoureux auquel le confesseur est astreint, puis par la perspective des biens immenses qu'elle procure : la paix de la conscience et la réintégration dans nos droits au ciel.

Mettons donc à profit le trésor d'indulgence que le Seigneur nous ouvre. Ne nous bornons pas à quelques confessions rares et tièdes ; recourons fréquemment, chaque semaine par exemple, au pardon de l'Eternel. En particulier, si nous nous sommes laissé entraîner à quelque péché mortel, hâtons-nous tout de suite vers le tribunal de la Pénitence. De notre bon vouloir et de sa rapidité dépendent peut-être nos bonheurs immortels, car la mort peut frapper à toute heure et il serait désastreux d'être surpris par elle avant que la réconciliation soit effectuée. Notre-Seigneur nous a prodigué les secours pour purifier nos âmes qu'il chérit. Nous lui en témoignerons notre gratitude et nous saurons utiliser les faveurs qu'il nous offre pour notre bien éternel. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

X

3e Dimanche après l'Epiphanie

LE LÉPREUX ET LE CENTURION

Après le beau discours sur la montagne, où il s'est révélé docteur incomparable, Jésus, explique S. Jérôme, accomplit des prodiges pour appuyer son enseignement.

I

Il se trouve d'abord en présence d'un lépreux. Le malheureux n'a pu gravir la hauteur et se mêler à la foule, car la loi impitoyable l'a relégué loin des hommes. Il n'a donc pas entendu les vérités jaillies des lèvres divines.

Nous avons là une image frappante du pécheur. Lui aussi ne peut pas s'élever, ni entendre les voix du ciel. Il faut que Dieu descende à lui, excite son cœur, fasse, le premier, le trajet principal. Si le malade répond à cette démarche, écoute les appels intérieurs et accourt au devant du purificateur des âmes, ces deux mouvements se rencontrent au point où la guérison s'accomplit.

Dans l'âme troublée, Dieu fait jaillir des rayons de lumière, des reproches salutaires, des accents de miséricorde. L'âme y répond par des désirs de guérison, le repentir, des larmes qui purifient, des élans d'amour et l'ardeur à expier ses fautes. Elle s'écrie alors : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Et le Seigneur répond aussitôt : « Je le veux, soyez guérie ! » Si l'âme s'est élevée jusqu'à la contrition parfaite, elle n'a plus de lèpre, plus de laideur, mais la beauté des fleurs nouvelles, une pleine vitalité divine. La sève de la grâce circule à nouveau en elle.

Jésus renvoya au prêtre le lépreux guéri, car la loi mosaïque le voulait ainsi. C'était le moyen officiel de constater la guérison des lépreux et de les rendre à la vie sociale d'où les avait exclus l'hygiène publique. De même, c'est Dieu qui guérit toutes les âmes malades, en faisant germer en elles le repentir et l'amour qui justifient le coupable, mais si le sacrement de Pénitence a pour premier but de compléter la contrition imparfaite, il est également obligatoire même quand le pécheur a déjà obtenu son pardon par la charité parfaite. Cette nécessité résulte du pouvoir que possèdent les ministres de l'Evangile en vertu des paroles de Jésus : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Il faut un jugement officiel qui guérisse ou prononce la guérison.

II

Le centurion dont nous avons lu le magnifique épisode, nous offre un bel exemple de foi, de confiance, d'humilité. Dans l'armée romaine, le centurion était un officier des grades subalternes. Habitué au commandement aussi bien qu'à l'obéissance, celui-ci incarne le soldat énergique, mais serviable et compatissant. Ce n'est pas son fils qui est malade, c'est son serviteur seulement. Son cœur d'acier s'est ému cependant. Il a appris par la renommée que Jésus guérit les malades. Sans tergiverser, il vient au Sauveur et lui expose le cas. Il ne dit pas comme l'officier de Capharnaüm : « Seigneur, mon fils est malade, venez vite. » Il ne se perd pas en discours superflus. Du moment qu'il a parlé avec une concision toute militaire, il pense que cela suffit. Jésus fera ce qui reste à faire.

Par sa réponse affirmative, le Maître entendait honorer la confiance aussi bien que l'amour du centurion. Au surplus, il allait provoquer dans son âme un mouvement spontané de l'humilité la plus profonde et la plus touchante :

— « Seigneur, répliqua l'officier, je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit. Pourquoi vous déranger ? Vous pouvez fort bien vous contenter d'exprimer d'un mot votre volonté, puisque moi, qui ne suis qu'un subordonné, je dis à mes hommes : « Allez » et ils vont, « Venez » et ils viennent. Vous, Seigneur, qui tenez sous vos ordres les éléments non moins que les volontés et les esprits, de quoi n'êtes-vous pas capable ? Non ! Seigneur, ne m'accordez pas un tel honneur. » Sa conscience droite et loyale de païen s'estimait indigne d'une telle condescendance.

Et Jésus qui pénètre le fond des âmes comme la lumière le cristal, lui que n'émeuvent ni l'or, ni la puissance, ni les dignités, laisse éclater son admiration devant de tels sentiments : il a devant lui un vrai sujet de son royaume, le modèle idéal de ses fidèles. — « Je vous le déclare, dit-il, je n'ai pas encore trouvé une telle foi dans tout Israël. »

Qu'on repasse les figures de l'Evangile : aucune, la Vierge et S. Joseph exceptés, n'a offert l'hommage de sa foi sans quelque réserve. Ainsi Marthe et Marie s'imaginaient que la puissance du Maître avait des limites : « Seigneur, disaient-elles, si vous aviez été ici, notre frère ne serait pas mort ! »

Les Juifs étaient pourtant les enfants du royaume, les descendants d'Abraham, les premiers invités au banquet des noces, mais en fin de compte ils se sont exclus eux-mêmes du royaume des cieux, tandis que le centurion, un païen, accueillait le Messie avec transport. D'autres devaient venir en masse après lui de tous les points de l'univers, imiter cet acte généreux de foi et d'amour.

M. f., il y a un toit sous lequel Jésus veut entrer encore, un toit plus noble que celui du centurion : c'est le corps de l'homme, qui renferme une âme raisonnable. Dieu ne dédaigne pas de pénétrer, mystérieusement voilé, dans notre chair mortelle, mais c'est pour aboutir à notre âme, dont il veut se faire l'aliment. Lors donc que vous mangez le corps eucharistique du Christ et que vous buvez son sang, c'est le Seigneur qui entre sous votre toit. Que la prière de l'humilité jaillisse alors de votre cœur : « Seigneur, je ne suis pas digne ! » Mais ajoutez aussitôt celle de la foi : « Rendez-moi digne par une seule parole ! » Et terminez par une manifestation d'amour : « Venez, Seigneur Jésus, venez ! et restez avec moi dans les ombres du temps et les lumières de l'éternité. » Ainsi soit-il.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

LA VOIX DE DIEU

Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia ..., Dominus super aquas multas.

La voix de Dieu est puissante, la voix de Dieu est majestueuse..., le Seigneur est sur les grandes eaux. (Ps. xxviii, 3-4).

Mes frères,

La religion catholique déploie toutes les ressources de la plus maternelle industrie pour arracher l'homme aux vulgaires pensées de la vie et l'élever jusqu'à Dieu son créateur et son père.

Dans ce but, elle s'adresse tour à tour à son es-

prit, à son cœur, à son imagination et jusqu'à ses sens extérieurs, pour tenir à chacun le langage qui répond le mieux à sa nature et à ses diverses fonctions. Pas d'élément dans la création qu'elle ne mette à profit ; point d'art dont elle ne réclame le salutaire concours ; pas de branche de l'industrie qu'elle n'emploie à la glorification de Dieu. L'architecture lui élève des temples comme ce splendide édifice que revêtent d'un double charme à nos yeux et sa jeunesse et sa gracieuse originalité. La sculpture et la peinture reproduisent sa doctrine et racontent son histoire, l'une sur le marbre ou sur le bois, l'autre sur la toile ou sur le verre. Enfin, travaillés, fondus, façonnés par des mains savantes, le bronze et l'airain mettent à son service ce qui remue davantage notre nature à la fois intellectuelle et sensible, la puissance et l'harmonie de ses sons.

Quelle est, en effet, la fonction spéciale de ces instruments grandioses, offrandes magnifiques faites à cette église par une générosité qui a droit à la reconnaissance de la terre et qui obtiendra aussi, j'en ai et j'en donne la ferme assurance, les meilleures bénédictions du ciel ?

Les paroles du livre des Psaumes que je viens de rappeler parce que la sainte liturgie les leur applique et que je les vois gravées d'ailleurs en tête des inscriptions que déroulent à nos yeux les circonférences de ces cloches, l'expriment et nous l'apprennent : La cloche est au milieu d'une paroisse la voix même de Dieu : *Vox Domini*. Aussi, chose remarquable, l'Eglise ne se borne pas à les bénir : elle les consacre, comme les mains de ses prêtres ou les vases d'or qui servent au sacrifice, par la plus auguste de ses onctions. Car, de même que le calice contient la Sainte Eucharistie, de même vous diriez que les cloches portent dans leurs flancs d'airain la parole de Dieu que leur puissante voix disperse aux quatre vents du ciel.

Chacune des cloches sera donc comme un admirable porte-voix qui transmettra à vos oreilles les appels divins. Mais si la voix isolée de chacune d'elles est un écho de celle de Dieu, l'harmonieux concert que forme la savante combinaison de leurs notes fondues en un parfait accord, traduit avec une éloquence encore plus expressive les nuances ineffablement douces et variées de cette voix.

La première, celle dont le son le plus grave et aussi plus solennel emplit l'espace de ses puissantes vibrations, comme s'il voulait occuper seul l'immensité de l'air, nous dit avec une majestueuse, mais irrésistible lenteur, qu'elle est la voix du Seigneur, mais la voix qui retentit forte et puissante : *Vox Domini in virtute*.

La seconde, celle qui par le volume de ses proportions comme par l'ampleur de sa sonorité, occupe une position intermédiaire et emprunte à l'échelle de la gamme une de ses notes moyennes qui unissent la grâce à la solennité, afin de couler plus douces, plus suaves et plus captivantes, nous dit qu'elle est la voix de Dieu, mais la voix de Dieu qui résonne pleine de charme et d'attraits : *Vox Domini in magnificentia*.

La troisième enfin, celle qui chante sur le diapason le plus élevé et dont la voix perçante gagne d'abord les régions supérieures de l'air pour, de là, disperser ses notes joyeuses et légères à tous les horizons de la terre et à tous les échos du ciel, nous dit qu'elle est la voix de Dieu qui retentit sur toute la vaste surface du monde : *Dominus super aquas multas*.

Puissance, suavité, universalité, voilà trois caractères de la parole de Dieu que nous révèle la triple mélodie des cloches dont nous célébrons la solennelle inauguration. Arrêtons-nous un instant à les méditer.

I

Dieu lui-même, pour nous dépeindre l'irrésistible puissance de sa parole, a emprunté à la nature sensible cette comparaison étincelante de vérité : « De même, dit-il, que la pluie et la neige ne retournent plus au ciel d'où elles sont descendues, mais qu'elles pénètrent la terre, l'abreuvent, la fertilisent, donnant à l'agriculteur le fruit de la semence et le pain à l'homme qui mange, ainsi la parole jaillie de mes lèvres ne me fait jamais retour sans avoir produit son effet, car tous mes vouloirs s'exécutent infailliblement et mes entreprises ne se heurtent jamais à l'insuccès. » (Is., LV, 11).

Vous comprimeriez plutôt, dans l'ordre naturel, ce fleuve de sève vivifiante qui, parti du cœur de la terre, filtre à travers les racines des grands arbres, s'élève sur leur tronc, emplit leurs veines, se répand à travers leurs branches et s'épanouit dans une infinie variété de feuilles, de fleurs, de fruits, que vous n'opposeriez une barrière efficace, dans l'ordre surnaturel, à l'action conquérante de la parole de Dieu.

« O mon Dieu, pouvons-nous répéter aujourd'hui encore comme le prophète des anciens jours, le feu, la grêle, la neige, la glace, les tempêtes obéissent dociles à votre voix. Vous êtes vraiment le Dieu puissant et fort, ou plutôt vous êtes le Tout-Puissant, et, pour tout dire, vous êtes le seul puissant. »

Mais, à cette affirmation, j'entends les protestations et les dénégations de l'orgueil humain qui affecte publiquement d'ignorer Dieu, de le dédaigner, de l'insulter et de donner à sa révolte, surtout dans notre siècle, un plus satanique retentissement.

Je n'essaierai pas de réfuter ces folles prétentions devant vous, m. f., qui êtes parfaitement convaincus de l'infinie puissance de Dieu et de la faiblesse extrême de l'homme. Permettez-moi cependant de vous dire que les hommes qui se croient puissants sur la terre sont incapables d'ajouter une ligne à leur taille, de colorer à leur gré un seul des cheveux de leur tête, de prolonger d'une seconde leur fragile existence. C'est en vain qu'ils regimbent contre la parole divine, dont les éléments créés et la mort elle-même reconnaissent et proclament la souveraine efficacité. Ou ils se soumettront ; ou cette parole les brisera comme la foudre déracine et brise les grands arbres de la forêt.

Savez-vous pourquoi l'Eglise a conservé et con-

serve encore au sein des persécutions une si fière et si inaltérable tranquillité ? Parce que Jésus a assis son berceau sur ces deux fortifiantes paroles : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. — Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Que votre cœur ne se trouble donc pas. »

Le symbole du triomphe de la divine parole est la cloche qui sonne, sans se lasser jamais, le glas funèbre de tous les insensés, individus ou peuples, qui ont osé entrer en ligne de bataille contre Dieu.

« Les nations et peuples, chantait autrefois le saint roi David, ont formé d'impuissantes ligues contre Dieu. Mais des hauteurs des cieux où il habite, il se rit de leurs folles menaces et il leur destine, comme châtiment de leur orgueil, une éternelle confusion. » (Ps. II, 1-4).

Quand j'entends, à l'heure actuelle, les rugissements de la foule assoiffée de plaisirs et inconsciemment ameutée contre Jésus-Christ ; quand j'entends l'horrible concert de blasphèmes qui s'élève chaque jour de ces brochures haineuses dictées par le vice et la calomnie, de ces articles de journaux écrits avec une plume trempée dans le fiel, de ces romans, de ces feuilletons dont les pages réunies forment une collection d'immondices, et qu'en même temps parvient à mon oreille attristée la voix calme, sereine, pieuse de la cloche qui a son domicile dans les hauteurs comme le Dieu dont elle proclame la puissance, il me semble entendre comme un écho de cet ironique sarcasme qui, au témoignage de nos saints Livres, accueillera sur le seuil de la tombe et désespérera éternellement les persécuteurs de l'Eglise, convaincus enfin par la mort d'impuissance et de néant.

« Que fait en ce moment votre Christ, le fils du charpentier », demandait insolemment à un chrétien du IVe siècle l'empereur Julien l'Apostat, dans l'enivrement de ses succès qu'il croyait définitifs contre l'Eglise catholique ? — « Prince, répondit le chrétien, il fabrique un cercueil. » Et quelques jours après, Julien, le perfide persécuteur, perdait le trône et la vie dans la honte d'une défaite que tout son génie n'avait pas su conjurer... Le charpentier de Nazareth, celui qui reste toujours le maître, avait triomphé, et ce triomphe, Julien l'Apostat fut obligé de le reconnaître même dans son horrible blasphème : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

M. f., si l'on me demandait, à cette heure où les ennemis de Jésus crient dans l'insolence d'une audace qu'ils croient à jamais triomphante : « Que fait votre Christ, le fils du charpentier ? » — « Silence, répondrais-je, n'entendez-vous pas ? N'entendez-vous pas le tintement de la cloche qui sonne un glas funèbre ? Encore une fois, le Christ s'est occupé à fabriquer des cercueils ! »

Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil et les impies qui, dans notre siècle, affichent la sinistre résolution de raser nos églises jusque dans leurs fondements, d'étouffer à jamais l'enseignement du prêtre et d'effacer, s'il était possible, le souvenir de Dieu de l'âme de ses créatures, ne sont que de vulgaires et venimeux plagiaires qui, dans le paroxysme d'une rage et d'un orgueil insensés, recommencent des attaques mille fois convaincues d'impuissance par l'expérience des siècles. Notre-Seigneur l'a dit : « Les cieux et la terre passeront, mais ma parole demeurera. » (Marc, XIII, 31). Et voilà ce que nous redit aussi la voix puissante des cloches : *Vox Domini in virtute*.

II

Ce n'est cependant pas cette invincible puissance qui assure à la parole de Dieu son éternel triomphe, son impérissable et universelle domination. Quelle fut, en effet, la cause de cette mystérieuse attraction qui entassait, il y a près de vingt siècles, les foules juives auprès de Jésus, la vivante et substantielle parole de Dieu sur notre terre ? Pourquoi faisaient-elles irruption sur ses pas — c'est le mot de l'Evangile — avec plus d'impétuosité que le torrent grossi par l'orage ne projette à travers la campagne la masse de ses flots indomptables ?

Etait-ce parce que Jésus parlait comme nul mortel n'avait encore parlé ? Etait-ce parce qu'il opérait des prodiges dont la terre n'avait encore jamais été témoin ? Non. Deux paroles de S. Jean nous révèlent le secret de cet inexplicable enthousiasme : « *Deus erat Verbum* — *Deus charitas est.* Jésus était la parole de Dieu et Dieu est charité. » C'est parce que la parole de Jésus partait du cœur, manifestait son cœur et par suite s'adressait au cœur, qu'elle exerçait sur les masses populaires, sans distinction, cet ascendant, cet empire, cette persuasion, cette séduction. Le langage du cœur est le seul qui ait pour trait caractéristique l'universalité, comme il est le seul qui soit intelligible, en tous temps, en tous lieux et à tous les hommes.

Or, quelles paroles d'ineffable tendresse Jésus a laissées tomber sur le monde ? C'est lui qui, le premier, a dit cette parole que, dans les siècles modernes, tant d'exploiteurs et d'oppresseurs de l'humanité souffrante ont eu l'impudeur de s'approprier : « *Misereor super turbam,* j'ai pitié de ce peuple. » (Marc, VIII, 2). C'est lui qui a dit cette parole créatrice de la charité : « Tout ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites. » (Math., XXV, 40). C'est lui qui a dit, à l'adresse des pécheurs déshonorés par les stigmates d'une publique flétrissure : « Ce ne sont pas les bien portants, mais les malades qui ont droit à la visite du médecin. » (Math., IX, 12). C'est lui qui a prononcé sur deux têtes coupables, mais humiliées par le repentir, cette double sentence d'absolution ou plutôt d'éternelle réhabilitation : « Personne ne vous a condamnée... et moi non plus je ne vous condamnerai pas, allez et ne péchez plus. » (Jo., VIII, 11). « Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, VII, 47). C'est lui qui, dès le début de son ministère, avait exprimé, par un mot d'une tendresse infinie, la raison de sa venue parmi nous : « *Sanare contritos corde,* je viens panser et cicatriser les blessures du cœur. » (Luc, IV, 18).

O l'admirable médecin ! Quelle innombrable mul-

titude de « clients » — permettez-moi l'expression — ne comptera-t-il pas sur notre terre qui, depuis l'invasion du péché, est le pays qui engendre, hélas ! toutes les douleurs ! Ah ! ces deux paroles, que nul n'avait osé prononcer avant Jésus, que nul, parmi ses adversaires, n'a pu répéter efficacement après lui : « J'ai pitié du peuple... Je suis venu cicatriser les blessures des cœurs, » ces deux paroles amèneront dans ses temples, jusqu'au dernier jour du monde, tout un peuple d'enthousiastes adorateurs.

Ces paroles de miséricorde et de pardon, Dieu nous les répète encore par la voix, la douce voix des cloches.

Lorsqu'au matin quand tout s'éveille, à midi quand le travailleur interrompt un instant son rude labeur, le soir quand le soleil, disparaissant à l'horizon, ramène le repos, les cloches doucement tintent l'*Angelus*, elles nous invitent à fléchir le genou pour remercier Dieu de l'amour qu'il a manifesté aux hommes par les deux incomparables mystères de l'Incarnation et de la Rédemption : *Deus charitas est.*

Lorsque, joyeusement, elles carillonnent pour annoncer l'admission d'un nouveau-né parmi les enfants de Dieu, les cloches semblent nous dire : « Réjouissez-vous, parce qu'un nouveau frère en Jésus vient de vous être donné. »

Lorsque, plus gravement, elles sonnent la messe, les cloches nous rappellent que Jésus, grâce à son Eucharistie, est au saint tabernacle présent au milieu de nous, avec sa puissance et son inlassable bonté, toujours prêt à venir en aide aux malheureux : *Misereor super turbam.*

Lorsqu'aux veilles de fêtes, sonnant à toute volée, les cloches font entendre leurs sons harmonieux, elles supplient les justes de demeurer fidèles au Dieu de leur baptême et conjurent les pécheurs d'aller au tribunal de la Pénitence chercher le pardon que Jésus ne refuse jamais au cœur contrit et humilié.

Et lorsque, enfin, les cloches pleurent, annonçant à tous qu'une âme vient de comparaître devant Dieu, elles réclament nos prières ; leurs voix gémissantes semblent s'élever vers le ciel pour attendrir le cœur du Juge souverain en lui rappelant ses paroles de miséricorde : « Seigneur, disent-elles, Seigneur bon et miséricordieux, donnez-lui le repos éternel. »

Et voilà ce que nous redit encore la douce voix des cloches : *Vox Domini in magnificentia.*

III

La cloche est donc le symbole expressif de ces bienfaisantes paroles, que N.-S. Jésus-Christ adresse non pas à une partie, mais à la totalité de son peuple. A quelque moment de la durée que résonne sa voix, c'est pour jeter à tous les échos de l'horizon, à l'oreille de tous les hommes, le miséricordieux appel jailli autrefois des lèvres et du cœur de Jésus : « Vous tous qui souffrez et qui êtes accablés par les peines de la vie, venez et je vous soulagerai. *Venite ad me, omnes qui laborati, et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Math., XI, 28).

O homme, quels que soient votre condition et vos malheurs, pourquoi vous désoler au sein des tortures physiques ou des peines morales ? Auriez-vous oublié que dans le tabernacle de nos églises réside le Dieu de toute réconciliation ? Ah ! quel chrétien meurtri par la douleur, usé par la lutte ou broyé par le repentir, est venu dévoiler au charitable médecin les plaies vives de son cœur et ne s'est pas relevé fortifié, consolé, renouvelé, heureux parfois et d'une manière inexprimable ?

Ecoutez : la cloche fait entendre son appel, sa voix est douce et persuasive. Que dit-elle ? — « Voici l'heure où du fond de sa prison volontaire, le *bon Pasteur* fait l'énumération de ses brebis qu'il appelle chacune par son nom. Brebis fugitives, depuis longtemps errantes sur le flanc des collines, dans le creux des vallées, sur la cime des monts, exposées à la dent meurtrière des fauves de la forêt, ne prolongez pas votre fuite, rentrez, rentrez vite au bercail. » Entendez-vous la cloche qui sonne ? Elle vous appelle, car elle est la voix de Dieu, et la suprême consolation de Dieu — si j'ose m'exprimer ainsi — serait de pouvoir sauver tout le monde, car, pour tous les hommes, il s'est fait homme lui-même, il a souffert et il est mort !...

O mon Jésus, votre appel, pourtant si persuasif, est méconnu. L'obstination de cette génération pécheresse est pareille à celle de cet aspic dont parle un de vos prophètes, qui aggrave sa surdité native et la rend plus profonde en posant d'impénétrables barrières entre son oreille et la voix du charmeur qui entreprendrait de le captiver par la mélodie de ses chants.

L'obstination de l'homme à se perdre sera-t-elle plus persévérante que l'obstination de Dieu à l'appeler au repentir, au salut, à l'éternel bonheur ? Jusqu'à la dernière heure de sa vie, le pécheur qui se complaît dans le mal et s'obstine dans l'impénitence, entendra la voix de la cloche, toujours douce, pressante sans doute, mais jamais irritée, lui répéter cet appel d'un amour que l'ingratitude ne peut lasser : « *Redite, prævaricatores, ad cor.* Pécheurs, retournez au cœur de votre Père. » (Is., XLVI, 8).

Prodigues, écoutez cet appel ! Voici l'heure, vous crie la cloche dans les régions lointaines où vous avez fui, voici l'heure où le Père de famille veut réunir tous ses fils autour de son foyer, de sa table et surtout de son cœur. Votre place demeurera-t-elle éternellement vide ? Non ! Levez-vous, allez à votre Père, il vous attend les bras ouverts, il vous appelle, il s'apprête déjà à fêter votre retour... Avec quelle ardeur il vous enlacera dans ses bras et vous pressera sur son cœur ; avec quels transports d'allégresse il répétera : « Mon fils était perdu... il est retrouvé. Il était mort, il est ressuscité ! »

Vous étonnerez-vous que la voix de Dieu retentisse sur la vaste surface des mers, ou, comme l'explique S. Augustin, sur ce fleuve immense de l'humanité dont chaque peuple forme un affluent et qui depuis soixante siècles coule à pleins bords sur cette terre ? Est-ce que l'humanité cessera de compter, dans l'ordre moral, des multitudes de malades qui appelleront le médecin divin pour lui réclamer ses

soins et ses consolations ? Est-ce que l'humanité cessera jamais de compter des fils prodigues à côté des fils soumis ?... Et par suite, est-ce que l'universalité cessera jamais d'être, avec la puissance et la suavité, un des traits caractéristiques de la parole de Dieu ? Il serait superflu de le démontrer. D'ailleurs, depuis le commencement de cet entretien, les minutes se sont écoulées nombreuses, et je constate non sans quelque découragement que je n'ai pu que balbutier ce qu'il aurait fallu chanter bien haut pour être au diapason de la voix des cloches. Je voulais bien dire et je n'ai réussi qu'à parler longuement. Que votre charité me pardonne !

* *

La voix de Dieu est puissante, elle est pleine d'attraits, elle se fait entendre à tous : voilà ce que vous diront les cloches dont nous célébrons aujourd'hui la solennelle inauguration. Elles le diront non seulement au Pontife, venu au milieu de vous pour leur conférer publiquement l'investiture de leurs augustes fonctions ; au prêtre au zèle infatigable qui poursuit avec une persévérance si méritoire la grande œuvre entreprise et si rapidement conduite ; elles le diront non seulement aux généreux donateurs dont les noms gravés sur leurs parois seront encore — je l'espère — plus ineffaçablement inscrits au livre d'or des élus, mais aussi aux âmes de bonne volonté, et particulièrement à celles qui contribueront à l'érection de ce clocher du haut duquel leur voix se fera désormais entendre.

M. f., si vous savez comprendre et mettre en pratique ce que vous diront les cloches, vous serez heureux. Lorsque sonnera l'heure finale de votre vie, tandis que le tintement des cloches arrivera à l'oreille de vos survivants, leur annonçant votre départ pour l'éternité, la voix de Jésus résonnera à votre oreille pour prononcer, en votre faveur, la sentence qu'il réserve à ses élus : « *Intra in gaudium Domini tui,* » et votre glas funèbre se changera en un joyeux carillon qui chantera l'aurore et l'ouverture de l'éternelle fête du ciel. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

72

Le chêne *(suite)*

II. — D'où vient la force du chêne

« *Voulez-vous savoir mon secret pour rester fort ? Je m'attache par de solides racines à la terre et j'unis étroitement entre elles toutes les molécules de mon bois pour le rendre très dense. Chrétien, fais de même : attache-toi solidement à l'Eglise ta mère, et reste uni avec tous les chrétiens tes frères par les liens étroits de la charité fraternelle.* »

C'est Dieu qui est toute notre force : mais c'est par son Eglise qu'il veut nous communiquer ses dons. Cette Eglise avec laquelle il demeure, il l'a faite forte, indéfectible. « Sur cette pierre, a dit Jésus, je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » (Math., XVI, 18). L'Eglise nous fait participer à sa force en faisant de nous ses membres, mais il faut pour cela que nous lui restions unis, comme les membres sont unis au corps. Or comment restons-nous unis à l'Eglise ? Par la foi et par l'obéissance. Quand nous avons la foi, c'est l'Eglise qui conduit notre intelligence et quand nous obéissons c'est elle qui dirige notre volonté ; par elle c'est Jésus, c'est Dieu qui est le maître en nous et qui vit en nous.

Donc croyons toujours fermement à tout ce qu'enseigne l'Eglise et obéissons-lui fidèlement. Nous serons forts alors de la force même de l'Eglise et de Dieu. On ne pourra pas ébranler nos convictions et nous faire abandonner nos devoirs religieux.

Un autre secret de force pour nous, c'est notre union étroite avec tous nos frères par la charité dont le St-Esprit est la source. Les chrétiens ainsi unis forment une puissance contre laquelle tous les efforts des ennemis viendront se briser : « *Funiculus triplex difficile rumpitur.* Un lien triple se rompt difficilement. » (Eccl., IV, 12). « *Frater qui adjuvatur a fratre tanquam civitas firma.* Le frère qui est aidé par son frère est semblable à une cité inexpugnable. » (Prov., XVIII, 19). Quelle force les chrétiens vivant ensemble peuvent se communiquer mutuellement par leurs exemples, leurs paroles, leurs encouragements, la correction fraternelle ! Mais surtout quelle communication d'énergies surnaturelles se fait, en vertu de la Communion des Saints, entre chaque chrétien et tous les saints du ciel, toutes les âmes du purgatoire et les fidèles de la terre !

III. — Comment le chêne se durcit

« *Ce qui me rend plus dur, plus résistant, plus fort, c'est l'âge, l'exposition au vent et au soleil, la dessication après l'abattage. Tout cela est une leçon pour toi, ô chrétien.* »

D'abord plus un chêne est vieux, plus ses racines sont solides et plus son bois devient dense. A ce compte, que faut-il penser du chêne de Châtillon-sur-Seine qui existe encore et qui date de 1010, et du chêne d'Abbonville, dont on ne connaît pas la date d'origine, mais qui mesure onze mètres de tour au collet de la racine ! Le même effet se produit aussi pour le chêne qui vit hors de la forêt, exposé à tous les vents et vivifié de sa base à son sommet par la lumière et la chaleur du soleil. Enfin, après que le chêne a été coupé, son bois, s'il est soumis à une bonne et longue dessication, devient tellement dur qu'il est inattaquable pour les cirons ou autres animalcules, et il ne craint plus la pourriture.

Tout cela peut s'appliquer à notre âme.

D'abord si un chrétien travaille sérieusement pendant des années à sa sanctification, il devient bien plus fort, car il se fait des convictions bien plus solides, les vertus acquises complètent les vertus infuses, et les bénédictions célestes lui viennent plus abondantes. Un long et persévérant exercice dans la vertu rend un chrétien solide comme le vieux chêne.

Ensuite, si l'on a eu à lutter beaucoup et si l'on est passé par beaucoup d'épreuves sans se laisser abattre, on s'est aguerri par la lutte, rendu plus fort par les victoires remportées. Rien ne fortifie comme la lutte et comme l'épreuve, quand on a bien lutté et souffert. L'épreuve est pour l'âme ce qu'est la trempe pour le fer.

Mais c'est du divin soleil des âmes, Jésus, que le chrétien tire sa plus grande force d'action et de résistance. Si une âme s'expose bien à l'action de ce soleil par la méditation des enseignements de l'Evangile, la dévotion à la Sainte Eucharistie, l'assistance pieuse à la messe, les communions fréquentes et ferventes, les visites au St-Sacrement, l'union habituelle avec Jésus présent au tabernacle, la vie divine s'accroîtra, se fortifiera en elle, et elle deviendra capable des plus grands efforts comme des plus grands sacrifices ; elle pourra supporter joyeusement toutes les peines, vaincre toutes les tentations.

Enfin, pour achever notre comparaison avec le chêne, l'âme qui ressemble au chêne coupé parce qu'elle est morte au monde par la charité doit, pour devenir plus résistante, se dessécher, c'est-à-dire faire mourir en elle le vieil homme, étouffer de plus en plus en elle la triple concupiscence, afin de devenir insensible aux séductions du monde et des créatures et de ne plus se laisser entamer par la pourriture, c'est-à-dire par la corruption du péché.

A côté d'elle, les âmes régies par les passions sont comme le bois rongé par les insectes et tombant en poussière, tandis qu'elle sera semblable au vieux chêne bien desséché qui devient inattaquable et en quelque sorte éternel.

73

Le chêne *(fin)*

IV. — L'UTILITÉ DU CHÊNE

« *Mon bois ayant tant de qualités, est utilisé pour le chauffage, les constructions, la menuiserie et même la sculpture. Chrétien, si tu es solide comme le chêne dans ta foi et dans l'amour de ton Dieu, tu auras des utilités analogues dans l'Eglise.* »

1. D'abord le chêne est *bois de chauffage*. Tous nous pouvons et devons avoir et répandre autour de nous la seule chaleur nécessaire, la vraie chaleur vitale que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre, la chaleur de l'amour divin : « *Veni ut vitam habeant* » (Jo., x, 10). « *Ignem veni mittere in terram* » (Luc, xii, 49). Cette chaleur de l'amour divin est un feu véritable qui embrase les âmes ; mais loin de rester au foyer, elle rayonne, se répand et se communique au loin, suivant que le foyer est plus ou moins ardent. C'est ainsi que les saintes religieuses cloîtrées peuvent transmettre de leur feu aux missionnaires qui évangélisent les régions lointaines et aux âmes qu'ils vont convertir. Ce n'est qu'au ciel que nous connaîtrons tous ces rayonnements sortis de petites âmes bien ignorées ici-bas et admirablement fécondes en fruits de salut.

Puissions-nous tous être ainsi un bon bois de chauffage ! Le sommes-nous ? et dans quelle mesure ? Ne rayonnons-nous pas tout autrement ? Parents, quel est votre rayonnement dans votre famille, et vous, paroissiens, dans la paroisse ?

2. Le bois de chêne est employé aussi dans les *constructions*, pour les planchers, les cloisons, les poutres, les charpentes, les portes et les fenêtres. Chrétiens, nous devons être tout cela dans l'Eglise, édifice spirituel dont le Christ est le fondement.

Par l'humilité, nous devons nous mettre comme le plancher sous les pieds de tous, en nous tenant nous-mêmes, dans nos appréciations, au-dessous de tous et en supportant tous ceux qui nous entourent.

Par la vigilance et la fermeté, nous devons être la cloison qui ferme notre âme et les âmes des autres au vent du scandale et la porte qui s'ouvre à Dieu et se ferme au démon.

Par la foi et par la prière, nous serons la fenêtre qui laisse entrer la lumière du ciel et l'air du paradis.

Par la solidité de nos vertus, nous serons les poutres qui, en se soutenant elles-mêmes, soutiennent les autres parties de l'édifice. Parents, êtes-vous vraiment des poutres dans votre maison, poutres assez solides pour soutenir tous les vôtres ?

Par notre union avec tous nos frères, nous serons l'assemblage des combles qui porte le toit d'or de la charité.

3. Avec le chêne on fait des *meubles* riches et solides qui ornent les appartements et servent à différents usages dans la maison. Chrétiens, nous devons aussi meubler notre âme des différentes vertus qui en sont l'ornement et nous permettent de faire face à tous ses besoins.

4. Enfin le chêne peut être *sculpté* par un artiste et devenir un chef-d'œuvre. Ainsi nos âmes façonnées par l'artiste divin et aussi par le prêtre son remplaçant, peuvent devenir la copie fidèle du Christ Jésus : *Donec formetur in vobis Christus* (Gal., iv, 19).

V. — L'ÉCORCE DU CHÊNE

« *Mon écorce employée au tannage des cuirs sert à te préparer de bonnes chaussures. Je suis en cela le symbole des saints, véritables chênes par leur solidité dans la foi et la vertu. Par leur écorce, c'est-à-dire par ce qui paraît de leur vie, par leurs exemples, en t'apprenant à te préserver de la corruption du siècle, ils te fournissent la bonne chaussure que tu dois mettre à tes pieds.* »

Les exemples des saints sont comme le tan à mettre sur toute notre conduite pour la préserver de la corruption et l'affermir dans le devoir. Nous nous préparons une bonne chaussure en prenant connaissance de ces exemples, en y réfléchissant et en nous excitant à les imiter. Autrefois, il y avait dans la plupart de nos familles, avec l'Evangile et la Bible, un livre qu'on relisait tous les soirs après la prière : c'était la *Vie des Saints pour tous les jours de l'année*. La *Vie des Saints*, c'est un autre Evangile, car c'est l'Evangile mis en pratique. Pourquoi ces bons livres ont-ils été remplacés dans bien des maisons par des romans plus ou moins édifiants ?

VI. — Les fruits du chêne

« *Le sapin et moi, nous sommes les plus grands arbres de la forêt, et cependant le sapin ne produit pour fruit que des pommes de pin, bonnes pour le feu ; de mon côté, je ne donne que des glands, bons à alimenter seulement les porcs et les dindons. En cela nous donnons une salutaire leçon aux orgueilleux qui veulent s'élever au-dessus des autres et croient faire des merveilles.* »

Notre-Seigneur nous avertit bien des fois dans le saint Evangile que celui qui s'élève sera abaissé et que, par conséquent, plus on s'élève par l'orgueil, plus on se prépare de chutes humiliantes : *Dejecisti eos dum allevarentur.* (Ps. LXXII, 18). Il a surtout deux punitions pour les orgueilleux : *Abscondisti hæc a prudentibus et sapientibus et revelasti ea parvulis* (Math., XI, 25) et *Tradidit illos Deus in reprobum sensum ut faciant ea quæ non conveniunt* (Rom., I, 28). L'erreur et l'impudicité, voilà les deux punitions bien représentées par le dindon et le porc. L'orgueilleux ne porte que des fruits de mensonge et de luxure, qui ne sont goûtés que par les sots et les corrompus. Il devient donc pareil au dindon et au porc et il est entouré surtout par ses semblables. Quelle chute ! quelle humiliation ! Voilà bien le grand chêne entouré, recherché seulement par les dindons et les porcs.

74
Le tonnerre

Voici un prédicateur à la voix puissante. Devant lui les plus grands et les plus forts se sentent bien petits. Ses sermons font trembler les maisons et les hommes : c'est le tonnerre.

I. — La colère de Dieu

« *Pécheurs qui m'entendez et qui méritez mille fois que je vous frappe, craignez, si vous ne vous convertissez pas, que Dieu ne m'envoie sur vous, ou qu'il se serve de cent autres moyens qui font moins de bruit, mais autant de travail que moi.* »

De temps en temps, en effet, le tonnerre tombe sur des personnes et les fait entrer en une seconde dans leur éternité. Le fait est assez rare, mais, pécheurs, il peut parfaitement se produire pour vous : vous pouvez très bien être un jour frappés par la foudre.

Dieu n'a pas que le tonnerre pour vous atteindre : « L'univers tout entier, dit l'auteur du Livre de la Sagesse, combattra avec lui contre les insensés. *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* » (Sap., V, 21). Dieu peut nous punir de nos péchés au moment même où nous les commettons, et nous le mépriterions bien. Il le fait rarement, mais il le fait quelquefois d'une façon bien frappante. Autrefois la terre s'entr'ouvrit sous Dathan, Coré et Abiron et les engloutit tout vivants dans un tourbillon de flammes au moment même de leur faute. L'armée du Pharaon fut engloutie en un instant dans la Mer Rouge. Une pluie de soufre et de feu anéantit en quelques minutes les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que leurs impudiques habitants. Oza fut frappé de mort au moment même où il levait la main pour soutenir l'arche qu'il ne devait pas toucher. Et combien d'autres exemples on pourrait citer !

Dieu a mille moyens à sa disposition pour punir les méchants s'il le veut. Tous les éléments, toutes les créatures, tous les événements lui obéissent pour cela. Il a le soleil pour les insolations et les éblouissements, la pluie pour les refroidissements mortels ; il a la neige, le froid, l'eau, le feu, les ténèbres, les rochers et les fragments qui s'en détachent, les poisons dans la boisson ou la nourriture, les microbes dans l'air, dans la terre, dans l'eau, sur les objets que nous touchons ; il a les animaux, les pieds du cheval, les cornes du bœuf ou de la vache, les dents du chien, le venin du serpent, le dard de l'abeille ou des guêpes, les piqûres des mouches, ou simplement leurs pattes et leurs ailes pour transporter les microbes infectieux, les rats, la malveillance des autres, les épidémies, les inondations, les tremblements de terre, les mille maladies qui peuvent nous atteindre, les morts subites par suite d'une émotion trop vive, d'une cause interne ou externe, les accidents de toutes sortes en voyage, à la maison ou dans les forêts et les champs, sur les routes.

Partout et à chaque instant, Dieu pourrait nous frapper. Peut-être, pécheurs, vous laissera-t-il le temps de faire pénitence, mais peut-être aussi s'apprête-t-il à vous frapper au milieu de vos désordres. Oh ! prenez donc le moyen le plus sûr en vous tenant toujours prêts.

II. — La voix du tonnerre

« *Pour vous qui vivez dans l'amitié de Dieu, vous n'avez pas à redouter mes coups : s'ils vous atteignaient, ils vous enverraient au ciel. Quand vous m'entendez, je vous redis la puissance et la majesté de Dieu, et combien l'homme est petit et faible devant lui.* »

La foudre, en effet, a des bruits imposants, formidables, qui remplissent les vallées et font retentir les échos des montagnes ; les éclairs éblouissants illuminent en un instant tout un paysage au milieu de la nuit la plus sombre. Là où la foudre éclate, elle a des effets incompréhensibles : tantôt elle déchire, tantôt elle perce, tantôt elle brûle. Elle fond une épée dans un fourreau en laissant celui-ci intact ; elle coupe le fond du chapeau d'un homme sans lui endommager la tête, — je connais celui à qui la chose est arrivée : j'ai vu le chapeau coupé.

Nous voyons par là quelles forces Dieu a mises dans la nature, puisqu'un élément insensible, impalpable, peut produire de semblables effets. Aussi la petite sainte Thérèse aimait les spectacles que donne ce messager de la puissance divine. Un jour, elle fut surprise avec son père par un orage au milieu des champs. Le tonnerre grondait, les éclairs se succédaient : « Je me tournais à droite et à gauche, écrit-elle, pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle. Je vis la foudre tomber dans un pré voisin. Loin

d'en éprouver de la frayeur, j'en fus ravie. Il me semblait que le bon Dieu était tout près de moi. »

III. — Le calme précurseur de l'orage

« *Quelquefois, un calme complet me précède, puis j'éclate tout à coup. Je vous avertis par là, pécheurs, de ne pas vous rassurer à cause de la prospérité passagère dont vous jouissez. C'est cette prospérité même qui vous présage les coups terribles de la vengeance céleste.* »

En effet, la prospérité pour les méchants est souvent le signe le plus redoutable de la colère de Dieu. Quand Dieu veut sauver un pécheur, il le corrige : il agit en sorte que le coupable ne trouve que déception et désenchantement dans la voie du péché. Mais quand il est aigri, exaspéré, il laisse le pécheur prospérer et jouir. Mais attendez la fin. Le malheureux, voyant que son péché n'a pas eu pour lui de suites funestes, va s'enorgueillir, s'endurcir ; il ira jusqu'à se persuader dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu. Il emploiera donc en conséquence tous les moyens pour réussir et arriver à ses fins, et il y arrivera en effet. Mais maintenant, mon Dieu, c'est votre tour ; levez-vous et faites-lui sentir la force de votre bras. Dieu se lève, il frappe et le malheureux est dans l'enfer pour l'éternité.

Voilà où mène la prospérité des méchants. Elle est comme le calme sinistre qui précède quelquefois les grandes tempêtes. Vous avez tous assisté une fois ou l'autre à cette scène de la nature. Tout était calme, la feuille ne remuait point sur les arbres, aucun bruit ne se faisait entendre ; néanmoins les animaux étaient inquiets et s'enfuyaient, de gros nuages noirs roulaient à l'horizon. Tout à coup, un éclair a brillé, le tonnerre a grondé, en même temps qu'un orage épouvantable se déchaînait sur le pays. Voilà l'histoire de la prospérité des méchants.

IV. — L'instrument de la miséricorde divine

« *Je suis quelquefois l'instrument de la justice et de la colère de Dieu, mais je suis bien plus encore celui de sa miséricorde qui menace, qui effraie, pour n'avoir pas à punir. N'abusons pas de cette miséricorde, pour ne pas obliger Dieu à nous frapper.* »

La foudre et l'enfer sont des grands moyens dont Dieu se sert pour faire échapper les pécheurs à sa colère : *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. cx, 10). Beaucoup d'âmes doivent d'abord être prises par la crainte pour être amenées ensuite à l'amour.

Admirons, bénissons ces inventions de la bonté de Dieu pour nous sauver en quelque sorte malgré nous, et ne les rendons pas inutiles pour nous par notre mauvaise volonté ; car à la fin Dieu se lasse si on abuse de sa miséricorde. « Je vous ai appelés, dit-il, je vous ai tendu les bras et vous m'avez tourné le dos ; mais il viendra un jour où c'est vous qui m'appellerez et où je ferai la sourde oreille. Je rirai de vous au moment de votre mort : *Ego in interitu vestro ridebo.* » (Prov., i, 26).

Craignons qu'une semblable menace ne se réalise pour nous. « *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Aujourd'hui si vous entendez l'appel de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Ps. xciv, 8). Les jours du Carême et surtout de la Semaine Sainte sont le temps favorable, les jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II Cor., vi, 2). Répondons tous aux avances de la miséricorde de Dieu.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXXIII

L'ÉPREUVE DE LA CHARITÉ

Corda probat Dominus.
Le Seigneur éprouve les cœurs. (Prov., xvii, 3).

Le cœur des hommes est ce qu'ils ont de plus noble et de plus précieux. C'est pourquoi Dieu tient à le posséder. Il ne se serait attribué, dans nos personnes, qu'une mauvaise part, s'il n'avait pas exigé le cœur. Aussi bien ne nous aurait-il rattachés à lui que par des liens trompeurs si, maître de nos autres facultés, il avait accepté de n'avoir point nos cœurs.

Or, disent les Sages, « le cœur humain se donne par l'amour [1]. » Pour s'assurer nos cœurs, Dieu nous a fait une loi de l'aimer.

Je viens de nommer la loi d'aimer Dieu. Cette loi nous a déjà occupés, et même assez longuement. C'était au temps où l'ordre des matières dont nous devions nous entretenir nous faisait étudier les vertus chrétiennes et, entre toutes, celles qui, sous le nom de *vertus théologales*, rattachent directement l'homme à Dieu. Nous avons alors traité de la *charité*. Nous avons dit qu'elle nous oblige tout ensemble à aimer Dieu et le prochain, quelles sont les raisons d'être de ce double amour, quelles formes il peut revêtir et par quelles pratiques il se manifeste [2]. Je ne veux pas répéter aujourd'hui ce que vous avez entendu à cette époque. Je voudrais seulement, puisque la charité se présente à moi comme l'épreuve de nos cœurs, vous proposer quelques réflexions sur les moyens à employer pour subir victorieusement cette épreuve. A cet effet, j'expliquerai pourquoi et comment il faut pratiquer 1° *la charité envers Dieu ;* — 2° *la charité envers les autres hommes.*

L'indifférence envers Dieu et surtout envers les hommes, la haine des hommes et même de Dieu ont fait tant de ravages dans le monde des âmes que personne ne peut contester l'opportunité de ces graves leçons ni refuser de leur prêter toute son attention.

I

Parlons d'abord de la charité envers Dieu.

Quand nous avons étudié les motifs pour lesquels les hommes doivent aimer Dieu, nous les avons ramenés à trois principaux, savoir : les *exigences* de Dieu, ses *bienfaits* et ses *perfections.*

[1] S François de Sales *Traité de l'amour de Dieu*, l X, ch ii
[2] Entretiens xxxix et suiv.

1. **Les exigences de Dieu s'expriment dans ses préceptes.** Elle font partie de cette loi naturelle dont nous avons dit qu'en faisant l'homme, il l'a gravée dans son cœur. Elles font également partie des prescriptions contenues dans ce Décalogue mosaïque où la loi naturelle a reçu une nouvelle promulgation. Le mot d'*amour* n'est pas écrit dans son texte, mais il est dans son esprit, si bien que Moïse, faisant en un de ses livres le commentaire du Décalogue, y met tout au long cette parole dont le Christ devait remplir son Evangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toutes tes forces. » Et, pour montrer à quel degré ce précepte s'impose, il ajoute : « Cette parole que je te prescris aujourd'hui, résidera dans ton cœur. Tu la raconteras à tes enfants. Tu la méditeras assis dans ta demeure, marchant dans ton chemin, pendant ton repos et quand tu te lèveras. Tu la lieras comme un signe dans ta main. Elle restera et se balancera entre tes yeux. Et tu l'écriras sur le seuil et sur les portes de ta maison. » (Deut., VI, 5-9). Quand je pèse l'insistance de ce langage, je me demande comment le peuple juif, auquel il s'adressait, a pu le méconnaître assez pour conserver si mal l'amour divin et tomber si souvent dans l'abandon du vrai Dieu et le culte des idoles.

N.-S. Jésus-Christ a tout fait pour préserver le peuple chrétien des mêmes défaillances. Pour y réussir, il lui a inculqué avec des instances sans égales le commandement de l'amour de Dieu. Moïse n'avait établi, entre les préceptes de sa loi, aucune hiérarchie. Il les avait promulgués sans dire lesquels étaient soit le premier, soit le second. Un Docteur de la loi demanda un jour à Jésus-Christ de suppléer, sous ce rapport, au silence de Moïse. Il lui dit : « Quel est le premier des commandements ? » Jésus profita de l'occasion pour déclarer que le premier rang appartenait au commandement d'aimer Dieu : « C'est, dit-il, le premier et le plus grand [3]. » Le premier et le plus grand ! Ces mots signifiaient que ce précepte est le plus rigoureux, le plus obligatoire, le plus sacré, celui dont la violation sera le plus sévèrement punie, celui dont l'observation sera le plus généreusement récompensée. Et il veut que nous fassions servir à l'amour de Dieu toutes les puissances dont jouissent notre cœur, notre âme, notre esprit, en un mot, toutes les facultés qui, dans la personne humaine, peuvent concevoir ou exprimer de l'amour.

Celui-là donc n'est pas chrétien dont la mentalité se caractérise par l'indifférence ou la tiédeur à l'égard de Dieu. Comment se prendrait-il ou le prendrions-nous pour un vrai chrétien, quand il se refuse à observer la première et la plus grande des lois du christianisme ?

2. La seconde des raisons pour lesquelles nous devons aimer Dieu consiste dans son amour pour nous, ou, en d'autres termes, dans les bienfaits par lesquels il nous a témoigné son amour. Envisagé sous cet aspect, notre amour pour lui sera un amour de *reconnaissance*.

Lorsque l'apôtre S. Jean explique la raison d'être de cet amour, il la met dans la foi aux bienfaits de Dieu. « Nous l'aimons, dit-il, parce que nous croyons à ses bontés pour nous [4]. » Consultez votre foi, vous aussi ; et si vous croyez comme l'apôtre, vous aimerez comme lui.

Croyez-vous que Dieu vous a aimés quand, sollicité par sa prescience de vos infidélités futures, de vous laisser dans le néant, il a résolu de vous mettre au monde, de préférence à d'autres hommes qui l'auraient mieux servi que vous ?

Croyez-vous que Dieu vous a aimés quand, dans les conseils mystérieux où se fixait votre prédestination, il vous a préparé l'heureux ensemble de grâces et de bénédictions dont vous jouissez aujourd'hui ?

Croyez-vous que Dieu vous a aimés quand, pour vous relever de la déchéance originelle et vous rendre les biens et les espérances dont elle vous avait dépouillés, il vous a sacrifié son propre Fils et dans les humiliations de l'Incarnation et dans les effroyables souffrances de la Rédemption ?

Croyez-vous que Dieu vous aime quand il vous accorde si largement ses lumières et ses secours, quand il vous pardonne si facilement vos péchés, quand il se donne lui-même à vous avec une libéralité inépuisable, comme il le fait à la Table sainte ? Il est des vies où cette libéralité atteint une mesure inimaginable et en face de laquelle ceux mêmes qui en jouissent restent muets d'étonnement Ainsi, — passez-moi ce détail, — il y a quelques jours, j'étais en conversation avec une personne qui avait joui depuis soixante ans de la communion quotidienne. L'idée me vint d'appeler son attention sur cet immense privilège. Je lui suggérai de calculer, la plume à la main, le nombre des communions qu'elle avait reçues. Elle fit le calcul. Mais il lui fallut déployer un véritable effort pour croire au résultat. Le nombre de ses communions dépassait vingt et un mille... Elle avait donc reçu plus de vingt et un mille fois la visite eucharistique et le baiser de Dieu ! Dieu l'avait élevée jusqu'à lui et associée à sa propre vie plus de vingt et un mille fois !... C'est dire qu'il lui avait accordé, à elle seule, plus de grâces qu'il n'en faudrait pour sanctifier toute une tribu...

Ne prétendez pas que Dieu réserve de telles générosités à ses seuls amis. D'abord, il les offre à tous, puisque l'Eglise conseille avec instances la communion fréquente et même quotidienne à tous ses enfants. Ensuite, il donne aux pécheurs d'autres témoignages d'amour. Car je puis leur dire : « Ne croyez-vous pas que Dieu vous aime, vous aussi, quand, malgré vos vices et vos fautes, il vous accorde une prospérité, des succès, une santé si parfaitement immérités ; quand il se refuse avec obstination à laisser sa foudre tomber sur vous ; quand il attend votre retour à lui avec une patience dont l'opiniâtreté scandalise souvent ses amis ? »

On peut en juger par les détails que je viens de donner : l'amour de Dieu pour nous n'est pas inac-

[3] *Hoc est maximum et primum mandatum.* Math., XXII, 38).

[4] *Credidimus charitati quam habet Deus in nobis.* (I Joan. IV, 16).

tif ni stérile. Il est même singulièrement fécond et laborieux.

Je devrais maintenant faire valoir les sentiments dont il s'inspire ; c'est-à-dire sa sincérité, sa tendresse, sa générosité, son dévouement. Mais, par tous ces traits, il dépasse largement la puissance d'expression dont jouissent les langues humaines. Nous ne nous ferons une juste idée des bontés de Dieu pour nous que là-haut, quand tous les secrets de sa Providence se révèleront à nous et que nous pourrons lire dans son cœur comme on lit dans un livre ouvert... Retenons seulement cette grande et grave vérité que, comme dit l'Apôtre, « Dieu nous a aimés le premier [5] » et bien aimés, et que la reconnaissance dont nous lui sommes redevables dépasse toute limite.

3. La reconnaissance pour les bienfaits n'est ni la plus élevée ni la plus parfaite des formes de l'amour. La raison en est dans le sentiment d'intérêt personnel dont l'alliage altère toujours quelque peu un amour rendu. Celui-là, en effet, s'aime bien un peu lui-même qui paie de retour les bienfaits reçus. Pour corriger ce qu'il y a de défectueux, il faut ajouter à la reconnaissance un amour dégagé de toute recherche de soi et dont la raison d'être s'emprunte uniquement à l'être aimé. Ainsi, pour aimer Dieu d'un amour parfait, il faut l'aimer pour lui-même et parce qu'il est digne d'être aimé. Cet amour s'appelle, dans les livres de spiritualité, le *pur amour*, l'*amour de charité*, ou simplement la *charité*.

Toute perfection est une amabilité, c'est-à-dire un motif d'aimer l'être qui la possède. Plus les perfections d'un être sont grandes et nombreuses, plus aussi cet être mérite d'amour. Bossuet a dit avec raison : « L'amour est fait pour l'aimable ; le plus grand amour pour le plus aimable ; et le souverain amour pour le souverain aimable [6]. » Ce principe établi, je vous invite à élever vos regards vers Dieu pour compter et apprécier ses perfections.

Les attributs ou perfections de Dieu nous sont connus soit par ses révélations, soit par les déductions auxquelles donne lieu l'étude de ses œuvres. Ils peuvent se ramener aux trois groupes suivants.

Le premier groupe comprend les perfections par lesquelles se caractérise l'être divin. Elles constituent sa nature.

Le néant n'est rien. N'étant rien, il ne peut et n'a jamais pu rien produire. Si, dans le passé, il y avait eu un instant où rien n'existât, rien n'aurait jamais existé. Ceux-là donc se trompent — et il y en a — qui mettent dans le néant l'origine des choses. Ceux-là se trompent également qui mettent l'origine du monde dans une longue et progressive évolution d'un être minuscule quelconque. De pareilles évolutions sont des rêves. En théorie, elles sont inconcevables. En fait, la science n'en a jamais constaté aucun exemple.

Il est donc nécessaire d'attribuer l'origine du monde à un être éternel, qui a toujours été et sera toujours, qui possède de lui-même la plénitude de l'être, et qui peut à son gré donner ou refuser l'existence. Il n'a rien reçu de personne, mais il a donné à tous les êtres ce qu'ils sont et ce qu'ils ont. Il est présent à tous les lieux comme à tous les temps. Il voit tout, entend tout, sait tout et n'oublie rien. Il est unique, indivisible, invariable, parce que toujours infiniment parfait. Et, parce que la meilleure manière d'être consiste, non pas à être matière, mais à être esprit, il est esprit, et le plus pur de tous les esprits. Cette absolue spiritualité fait qu'il échappe à nos sens. Nous ne pouvons ni le voir ni le toucher... Cet être, ai-je besoin de le nommer ? c'est Dieu.

Les perfections que je viens de lui attribuer, c'est-à-dire l'éternité, l'immensité, la plénitude de l'être, la spiritualité, ne sont pas des facultés actives. Mais elles lui composent déjà une grandeur, une majesté, une excellence qui le rendent infiniment digne de tout respect, de toute admiration et de tout amour.

Les perfections qui président à l'action divine forment, en Dieu, un second groupe d'attributs. J'en distingue quatre principales.

La première est la *toute-puissance*. Elle consiste en ce que Dieu peut tout ce qu'il veut. Faire le monde n'a été, pour lui, qu'un jeu. Il le gouverne comme il lui plaît. Et rien ne peut prévaloir contre sa volonté.

La seconde est la *sagesse*. Cette sagesse est absolue. En conséquence, Dieu ne veut et ne peut vouloir que des choses sages ; en d'autres termes, des choses conformes à la vérité, hautement raisonnables, justement motivées et utiles au bien.

La troisième est la *bonté*. Dieu est souverainement bon. Ne l'appelons-nous pas *le bon Dieu ?* Sa bonté l'incline vers nous et lui inspire pour nous un amour plus que paternel. Elle s'allie pourtant avec une parfaite justice. Ces deux qualités ont chacune leur temps. La bonté divine règne spécialement sur la vie présente. La justice divine régnera spécialement sur la vie future, tant pour récompenser que pour punir.

La quatrième est la *sainteté*. Nous touchons ici à la perfection maîtresse dont s'inspire l'action divine. La puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté reçoivent de sa sainteté leur direction et obéissent à ses impulsions. Deux fois, dans la suite des âges, le ciel s'est ouvert aux regards des hommes et les cantiques des anges se sont fait entendre à leurs oreilles. La première fois, ce fut au temps du prophète Isaïe, et, la seconde, au temps où l'apôtre S. Jean écrivait l'Apocalypse. Bien des années s'étaient écoulées entre les deux événements. Pourtant, le chant des anges n'avait point changé. Il célébrait toujours, non pas la puissance, ni la sagesse, ni même la bonté de Dieu, mais sa sainteté. « Saint, disaient-ils, saint, saint est le Seigneur [7]. » Pourquoi cette insistance à glorifier, entre tous les attributs divins, celui-là ? C'est, n'en doutons point, parce que la sainteté est la perfection dominante de Dieu, celle dans laquelle il met sa plus grande gloire, celle qu'il entend partager le plus largement avec les êtres raisonnables.

[5] *Deus prior dilexit nos* (I Jo., IV, 19).
[6] Sermon sur l'ardeur de la Pénitence.

[7] Isaïe, VI, 3 ; et Apocalypse, IV, 8.

Les quatre attributs dont je viens de parler et qui président à l'action de Dieu sur les créatures rendent cette action souverainement aimable. Rien ne me semble capable de ravir tout esprit réfléchi comme cette application à déployer toutes les ressources d'une puissance infinie, d'une sagesse, d'une bonté infinies pour réaliser la plus noble et la plus bienfaisante de toutes les merveilles, je veux dire la sanctification des hommes, et par là, les rendre dignes de partager son éternel bonheur...

Mais il est une troisième série de perfections qui mettent le comble aux amabilités divines. Ce sont celles par lesquelles se caractérise son état, tel qu'il résulte de l'ensemble de ses attributs. Ces perfections résident dans *la vie, la beauté* et *la félicité* de Dieu.

La vie de Dieu. Dieu vit. Il s'appelle, à chaque page de ses révélations, le *Dieu vivant*. En lui, rien n'est mort et rien ne dort. Sa vie est supérieure à toute vie créée, plus active, plus idéale, plus excellente, plus riche incomparablement de toute science, de toute majesté, de toute vertu.

La beauté de Dieu. Il ne s'agit point, ici, de beauté matérielle, car Dieu est pur esprit, mais d'une beauté morale, d'une beauté intellectuelle, d'une beauté perceptible aux esprits qui ont mérité de la voir et capable de les tenir dans un ravissement qui ne finira jamais.

La félicité de Dieu. C'est un bonheur sans limites, dans lequel toutes les joies et toutes les gloires sont rassemblées et atteignent leur degré suprême.

Il est à noter qu'ici-bas l'état de grâce fait participer l'homme à la vie de Dieu et que, dans le ciel, les élus s'associeront plus intimement encore à sa vie, comme à sa beauté, à son bonheur et à ses gloires.

Je souffre, en disant ces grandes et sublimes vérités, de n'avoir à ma disposition que des expressions insuffisantes et froides, quand je voudrais avoir des paroles capables de traduire fidèlement les mystères dont je parle, des paroles de feu... Essayons un autre moyen. — Avez-vous un vrai désir de vous inspirer à vous-mêmes une idée quelque peu approchante des perfections divines ? Si vous l'avez, je vous conseille de vous livrer au travail suivant. Les Saints l'ont souvent entrepris dans leurs oraisons, et jamais ils ne l'ont achevé sans en être embrasés, pour Dieu, d'un amour inexprimable. Voici ce travail : vous vous figurerez un être composé de toutes les perfections. Vous y ferez entrer toutes celles dont j'ai parlé tout à l'heure, toutes celles qui vous charment dans les créatures et toutes celles dont vous pourrez concevoir la pensée. Vous en écarterez tout alliage capable d'en altérer la pureté. Vous les porterez, toutes et chacune, à un degré assez élevé pour épuiser la puissance de votre imagination. Vous y ajouterez cette idée d'infini et d'illimité qui dépasse tous les rêves, mais qui se vérifie en toute réalité dans les choses divines. Enfin, vous vous direz que, dans cet être, cette perfection universelle est comme réduite en substance, à tel point que ce n'est plus un être bon, juste, saint, sage, mais la bonté, la justice, la sainteté, la sagesse mêmes. Vous pourrez alors vous rendre témoignage d'avoir eu, dans la mesure compatible avec votre condition présente, un *soupçon* de Dieu...

Ne laissons point passer, sans nous prosterner devant elle, cette apparition de l'être infini et parfait. Un jour, Moïse pria Dieu de se montrer à lui. Dieu lui répondit : « Si je me montre à toi, je te ferai voir tous les biens ensemble. » Le lendemain, Dieu passa devant Moïse. Le prophète, ébloui, tomba la face contre terre, dans un ravissement d'adoration et d'amour (Ex., XXXIV, 8).

Quelques remarques encore, et je passe à un autre sujet.

L'amour de reconnaissance et l'amour de charité sont dus à Dieu l'un et l'autre. D'ailleurs, ils sont unis par une certaine solidarité. Ainsi, en vous excitant à aimer Dieu pour ses perfections, vous vous exciterez par là même à un accroissement de reconnaissance. Plus on apprécie l'excellence et les supériorités d'un bienfaiteur, plus aussi on comprend le prix de ses bienfaits et plus on en témoigne de gratitude.

Les pieux chrétiens se plaisent à cultiver et à pratiquer ces deux formes de l'amour divin. Ils se souviennent surtout des recommandations par lesquelles Notre-Seigneur les a pressés de lui offrir, pour lui montrer combien ils l'aiment, l'observation de ses préceptes et le bien qu'ils font : « Si vous m'aimez, observez mes lois [8]. »

Enfin, n'oublions pas que la loi d'aimer Dieu comporte certaines extensions obligatoires. Quand on aime Dieu, on doit aimer sa gloire, son règne, son Eglise, ses ministres et ses amis. Par contre, on doit haïr ses ennemis, les entreprises contraires à ses intérêts et tout ce qui tend à lui arracher les âmes. Quand il s'agit de Dieu ou de sa cause, l'indifférence est un crime. Car elle enfreint la loi dont le Christ a dit : « Elle est le premier et le plus grand des commandements. »

II

Lorsque la loi divine a soumis les chrétiens à l'épreuve de la charité, elle les a obligés 1° à *l'amour de Dieu*, et 2° à *l'amour des autres hommes*. Je vous dois, relativement à ce second amour, quelques réflexions.

Je vous en proposerai trois principales.

1. La première visera *l'autorité dont la loi d'aimer les hommes jouit dans le christianisme*.

La loi naturelle, telle que le Créateur l'a écrite dans les âmes, puis promulguée de nouveau sur le Sinaï, n'a pas négligé le précepte de l'amour d'autrui. Elle lui a consacré plusieurs de ses commandements, car le respect de l'autorité, de la propriété, de l'honneur, de la vertu des autres hommes est une forme de l'amour qui leur est dû. Souvent aussi les auteurs sacrés de l'Ancien Testament l'ont rappelé et commenté. Mais d'autres traditions plus conformes aux aspirations de l'égoïsme naturel se sont, avec le temps, implantées parmi les Juifs, si bien qu'à l'époque où parut Jésus-Christ, la loi de l'a-

[8] *Si diligitis me, mandata mea servate* (Jo., XIV, 15).

mour du prochain était à peu près tombée en désuétude. Notre-Seigneur exprimait une vérité de fait, quand il parlait de cette loi comme d'un « commandement nouveau [9] » c'est-à-dire comme d'un commandement non pas périmé, mais oublié, qu'il renouvelait et pouvait surnommer « le sien, *mandatum meum.* » (Jo., xv, 12).

J'ai rappelé tout à l'heure comment un des Docteurs juifs tenta un jour le divin Maître en lui demandant quel était le premier et le plus grand des préceptes de la loi et comment Jésus, acceptant d'établir une hiérarchie entre les commandements, lui répondit : « La première et la plus grande des prescriptions de la loi est celle qui nous oblige à l'amour de Dieu. » (Math., XXII, 35-38). Ce Docteur n'en avait pas demandé davantage et n'avait point soulevé la question de l'amour d'autrui. Mais le Christ n'avait garde de laisser passer cette occasion de dire toute sa pensée. Il ajouta donc, spontanément et de lui-même, cette déclaration solennelle : « Il est un second commandement semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux préceptes résument toute la loi et les leçons des Prophètes. » (*Ibid.*, 39-40).

Notre-Seigneur revient souvent, dans son Evangile, sur ce second précepte, pour le confirmer et l'inculquer dans le cœur de ses disciples. Ainsi n'accepte-t-il pas que les chrétiens se contentent d'aimer leurs amis. « Les publicains, dit-il, en font autant. » (Math., v, 44-46). Ainsi déclare-t-il que l'amour du prochain sera la marque distinctive par laquelle on reconnaîtra ses disciples (Jo., XIII, 35). Ainsi encore affirme-t-il qu'il prendra comme fait à lui-même ce qu'on fera pour autrui (Math., xxv, 40). Ainsi enfin, quand il parle du jugement qu'il fera subir à tous les hommes, nous menace-t-il d'attacher une importance particulière à la manière dont nous aurons porté ou refusé secours aux nécessités du prochain (Math., xxv, 31-45).

Les Apôtres ont parlé comme leur Maître. S. Paul insiste souvent sur ce sujet. S. Pierre et S. Jacques y reviennent de temps à autre. S. Jean, celui qui paraît avoir le mieux pénétré dans le cœur de Jésus et compris le plus entièrement sa pensée, en a rempli sa première épître (III, IV, V). Et l'Eglise primitive tenait si hautement à pratiquer l'amour mutuel recommandé par ses premiers auteurs, que les païens en étaient à la fois étonnés et édifiés : « Voyez, disaient-ils des chrétiens, voyez comme ils s'aiment ! »

Il est donc établi qu'après l'amour de Dieu, la charité pour les autres hommes est la plus essentielle loi du christianisme.

2. Ma seconde réflexion rappellera rapidement *les motifs* de cette loi.

Ils sont de deux sortes. Les uns relèvent de la raison, les autres de la foi.

La raison nous dit que tous les hommes se ressemblent. Cette ressemblance les unit l'un à l'autre et les porte à s'aimer. Tout être vivant aime d'instinct, dans ses pareils, ce qu'il aime dans son être propre. Les animaux les plus féroces ne s'attachent-ils pas à leurs semblables ? Il est naturel que les hommes en fassent autant.

La raison nous dit qu'au lien de la ressemblance s'en joint, pour nous porter à aimer les autres hommes, un autre plus étroit et plus pressant : celui du sang. Tous les humains sont nés d'un même père et d'une même mère. Ils sont donc frères, au sens le plus vrai du mot. Cette fraternité doit être reconnue et honorée. Et le premier hommage auquel elle a droit consiste dans un sentiment assez affectueux pour mériter d'être appelé un amour *fraternel*.

La foi, de son côté, appuie de motifs plus pressants encore les suggestions de la raison.

Elle nous fait voir dans les autres hommes des êtres tendrement aimés de Dieu. Dieu les aime comme il nous aime. Ils occupent dans son cœur la même place que nous ; et il nous l'a montré en faisant pour eux, qu'ils le sachent ou l'ignorent, acceptent ou refusent d'y croire, tout ce qu'il a fait pour nous. Comment n'aimerais-je pas des êtres si chers à Dieu ? Quand j'aime vraiment un ami, ses amis sont les miens.

La foi nous oblige à reconnaître, dans tout homme, une image de Dieu. J'ai déjà expliqué plusieurs fois comment, par sa beauté, par ses facultés, par ses vertus, l'homme porte la ressemblance divine. Cette ressemblance doit être respectée et aimée par tous les croyants. Comme les enfants font une place à l'image de leur père dans les démonstrations de leur piété filiale, surtout quand ils n'ont plus l'avantage de le voir de leurs yeux, ainsi tout chrétien doit-il, dans les autres hommes, aimer et glorifier l'image du Père qui est au ciel.

Enfin, la foi nous enseigne quelles magnifiques destinées Dieu prépare aux justes en ce monde et en l'autre. En ce monde, c'est une vie d'ordre divin, où l'homme s'associe aux vertus et aux grandeurs de Dieu. Dans l'autre monde, c'est une intime participation au bonheur et aux gloires de l'Eternel. Ces destinées rendent dignes d'amour ceux à qui la justice divine les réserve. Gardez-vous toutefois d'en exclure les pécheurs ! Tout pécheur peut devenir un élu. Celui qui aurait eu de la haine pour le bon larron montant au Calvaire serait tombé dans une erreur déplorable : il aurait méprisé et détesté un homme qui, le soir même, devait être avec le Christ dans les joies du paradis.

En disant ce qu'il faut aimer dans le prochain, j'ai assez fait ressortir le caractère propre de cet amour. C'est un amour très élevé, très pur, exempt de tout alliage sensuel, souverainement désireux de sanctifier les personnes aimées. Jésus-Christ nous a aimés de cet amour. Et il veut que nous aimions le prochain *« comme il nous a aimés* [1]. »

3. Je voudrais, dans une troisième et dernière réflexion, dire *jusqu'où s'étend* la loi de l'amour des autres hommes.

L'extension des lois se mesure à celle de leurs

[9] *Mandatum novum do vobis* (Jo., XIII, 34)

[1] *Diligatis invicem sicut dilexi vos* (Jo., XIII, 34).